

Whitehead ou une théorie du symbolisme par Angèle Kremer-Marietti

La philosophie de Whitehead obéit-elle à une norme particulière d'explication ou d'interprétation ? Dans quel ordre les travaux du philosophe doivent-ils être approchés, lus, compris ? Il n'y a peut-être pas une telle recette, mais les notions d'horizon et de perspective, qui animent la métaphysique de Whitehead, ont sans doute pour origine les notions mathématiques d'espace vectoriel et/ou projectif. De même, sa critique de la localisation simple et du matérialisme physique dépend probablement de sa conception de l'espace, du lieu, de leur rapport au temps et au procès. On peut le supposer.

Avec Bertrand Russell, Whitehead a voulu mettre fin à la dispersion présentée par les mathématiques du fait de leurs riches développements et pour cela leur donner un nouveau fondement, du moins sur ce que les deux philosophes britanniques considéraient comme leur base commune, c'est-à-dire la logique. Les auteurs, s'inspirant du logicisme de Frege, ambitionnaient de transcrire tout raisonnement en langage symbolique. Mais on sait que cette restructuration par la logicisation n'allait pas de soi pour d'autres mathématiciens comme Poincaré, par exemple, qui s'opposait à cette tendance logiciste, car il ne pensait pas que la déduction syllogistique garantisse jamais la certitude mathématique. Mais Poincaré sous-entendait lui aussi le recours au symbolisme.

Dans cette perspective, les trois volumes des fameux *Principia Mathematica* (1910-1913) s'appuient sur l'implication : l'un des intérêts de cet opus magnum écrit avec Russell était la connexion qu'il inaugurerait avec des recherches sur une nouvelle voie commune au logicisme, à la métaphysique et à l'épistémologie. Les trois chemins empruntés successivement par Whitehead – celui des recherches logiques et mathématiques, celui de la philosophie de la nature, enfin celui de la métaphysique – n'avaient rien de contradictoire car, dès ses débuts mathématiques, Whitehead s'intéressait à la philosophie. En témoigne l'article sur les concepts mathématiques du monde matériel rédigé en 1905, écrit après *A Treatise on Universal Algebra* (1898) qui avait couronné des années de recherches sur les systèmes de raisonnement symbolique. L'article de 1905, qui parut en 1906, est la première critique de Whitehead à l'endroit du matérialisme scientifique, critique qu'il développe alors d'un point de vue strictement logique.

En ce qui concerne le symbolisme, on peut donc constater qu'il préoccupe Whitehead dès l'origine de sa carrière. En fait, ce mathématicien a commencé à s'inquiéter d'un symbolisme propre aux mathématiques du point de vue des formes et des structures : il s'agit naturellement uniquement du symbolisme mathématique ou logique. Dans le texte que nous nous proposons d'analyser et qui réunit les conférences qu'il donna, en 1927, sur le symbolisme, Whitehead anticipait sur le thème d'un chapitre de *Process and Reality* (1929), se référant au « rapport symbolique » qui donne la vision complète de la perception à partir des deux types de perception qu'il discernait – une perception assurant la continuité vitale et émotionnelle, l'autre nous donnant une vision claire et distincte du monde indispensable à la constitution des sciences.

Comme on le voit, l'attention portée à la perception est centrale et abordée dès le premier chapitre. Empiriste nuancé, Whitehead nous montre que nos expériences sont changeantes et que nos percepts guident la construction de nos concepts. Déjà, dans *The Concept of Nature* (1920), Whitehead affirmait que la pensée de la nature diffère nécessairement de la perception sensorielle de la nature (selon l'un des deux types de perception), sans entraîner la suspicion à l'endroit de la vérité des lois de la nature, qui

sont vraies car les concepts scientifiques ne sont pas de simples abstractions, mais de réels facteurs de la nature. Puisque, selon Whitehead, « la nature est ce que nous observons dans la perception à travers les sens ».

Quelles sortes de symbolisme ?

Au premier abord, on peut être surpris du peu de considération que Whitehead semble porter au symbolisme médiéval et, au-delà ou d'une manière plus générale, au symbolisme inscrit dans les civilisations plus anciennes ou dites traditionnelles. Ce peu de considération apparaît explicitement dans les affirmations liminaires de l'ouvrage sur le symbolisme : « Le moindre examen des différentes époques de la civilisation fait apparaître de grandes différences dans leurs attitudes envers le symbolisme. Par exemple, pendant le Moyen Âge en Europe, le symbolisme semblait dominer les imaginations. L'architecture était symbolique, le cérémonial était symbolique, l'héraldique était symbolique. Avec la Réforme, une réaction s'instaura. On essaya de se passer des symboles comme "billevesées, inventées en vain", et l'on se concentra sur l'appréhension directe des faits ultimes. »

S'il y eut un réel retrait par rapport au mode symbolique qui s'était ouvertement manifesté avec la civilisation médiévale, il n'en faut pas moins observer que le symbolisme continua largement à exercer son emprise au-delà de la Réforme, très certainement dans les domaines politiques et religieux où il s'exerce d'ailleurs depuis toujours avec la plus grande efficacité même actuellement, certes selon les modalités différentes du politique et du religieux et aussi selon les différents états d'esprit dus à l'Histoire. Pour une étude objective du symbolisme qu'entreprend ici Whitehead, il demeure que les différentes sortes observables de symbolisme ont leur signification commune, outre leurs significations propres. Tel est l'objet de l'ensemble de ces conférences réorganisées en chapitres.